

## Echos d'Amérique

### AUX ETATS-UNIS.

M. James J. Hill, le magnat des chemins de fer américains, dont nous vous avons déjà entretenu à propos de ses gigantesques projets de voies ferrées canadiennes, et de canaux non moins canadiens, vient de jeter un cri d'alarme dans sa patrie, à l'égard de ce qu'il appelle le mal industriel des États-Unis.



M. James J. Hill, financier et économiste américain.

En effet, ayant porté la parole à St Paul, Minnesota, dans l'enceinte de l'exposition agricole de cet état ; M. Hill, président des lignes "Northern Pacific et Great Northern Railroads", en a profité pour faire part de vues économiques très étendues sinon optimistes.

Selon cet éminent brasseur d'affaires, un mouvement de révolte se produira fatalement chez nos voisins, contre l'industrie et le commerce, considérés à tort comme étant d'exclusives manifestations d'activité, favorables au progrès tel que nous l'entendons, mais contraires à la véritable richesse nationale, dont, par excellence, l'agriculture devrait être la source naturelle.

Et M. Hill est tellement convaincu de ce qu'il avance, qu'il n'hésite pas à dire que, rigoureusement parlant, la science de l'agriculture et ses applications sont presque totalement inconnues aux États-Unis, où le fermier se contente de remuer à peine le sol, pour récolter le plus rapidement possible ce qu'il lui fait produire, quitte à l'appauvrir par trop vite. En outre, dans un avenir peu éloigné, les ressources métallurgiques et carbonifères feraient défaut aux américains, dont le nombre doublera d'ici un demi-siècle. Mais laissons la parole à M. Hill lui-même : "Dans quarante-quatre ans, dit l'orateur, nous aurons à satisfaire aux besoins de plus de deux cent millions de citoyens. Dans moins de vingt ans, la république comptera 130,000,000 de sujets. Comment, et où, pourra-t-on employer cette humanité que verra la génération qui grandit en ce moment ?..."

"En 1950, en tant qu'il s'agit de nos propres ressources, la production du fer fera défaut. Pour les besoins d'une population de 200,000,000 d'individus, la production du plus vil des métaux sera si petite, qu'il acquerra alors une préciosité notable, aucun autre métal ne pouvant, tous comptes faits, le remplacer avantageusement. Alors, nos manufactures, toutes nos industries, qui dépendent du fer à bon marché, souffriront sérieusement de sa rareté. Rien, hélas ! n'est entrepris pour pallier cette sombre et prochaine perspective.

"Actuellement, il n'est cultivé que la moitié des terres de propriété privée, et cette culture ne produit même pas la moitié de ce que pourrait produire la terre, sans qu'elle perdît ses qualités de fertilité. Pourtant, la dilapidation de notre trésor foncier s'est tellement poursuivie, qu'elle se fait plus sentir que si le sol eût été convenablement exploité pendant cinq siècles. Excepté dans des cas isolés et particuliers, il est fait aux États-Unis fort peu de culture intensive. Chaque année, on y épuise la richesse des terres, dont on épuise la fertilité par l'emploi de procédés de production rapide. Or, quand cent millions de nouveaux Américains fouleront ce pays, comment s'y nourriront-ils, comment pourront-ils y vivre ?

"Toute ferme bien tenue devrait acquérir de la valeur avec les années, il n'en est pas ainsi. De 1880 à 1900, la valeur totale des fermes, (compréhendant améliorations et constructions), a

diminué dans tous les états de la Nouvelle-Angleterre et du centre des États-Unis, exception faite pour le Massachusset. Effectivement la valeur foncière rurale de ces états, durant les dites vingt années a diminué de \$300,000,000. Jusqu'aux régions fertiles de l'Ohio qui ont subi une diminution de valeur de \$60,000,000. Quant aux terres nouvelles de l'ouest, qui produisaient naguère de vingt à trente boisseaux de blé à l'acre, elles n'en produisent plus que de douze à vingt.

"Dans nos manufactures, nous en sommes à considérer si soigneusement les petites économies, que la fraction d'un sou, que l'utilisation de sous-produits anciennement jetés au rebut, font les différences qui distinguent les bénéfices de la banqueroute. En fait d'agriculture, nous nous contentons d'un petit rapport d'où résulte la prompte détérioration du sol. Nous nous contentons d'une moyenne nationale de \$11.38 à l'acre, tandis que les champs perdent continuellement de leur valeur ; tandis que nous pourrions doubler ou tripler un tel revenu... Or, s'il était découvert un procédé pour extraire des métaux pouvant assurer au pays un profit annuel de \$1,000,000,000, nous ne parlerions pas d'autre chose. Cependant, ce beau résultat ne serait qu'une bagatelle en comparaison du développement agricole qu'offrent les États-Unis."

On le voit, M. Hill aime à jongler avec des chiffres imposants, il n'empêche qu'il a apparemment raison, et que, dans notre province de Québec, dans notre vaste Dominion, appelé lui aussi à devenir très peuplé, on pourrait, on devrait, tirer profit des sages remarques faites par M. Hill. Car, au Canada, ou du moins dans d'aucunes de ses parties, se manifeste déjà le mal de l'industrie à outrance.

### LA REVOLUTION CUBAINE

Par une lettre ouverte adressée au ministre cubain à Washington, lettre très sage et très ferme à la fois, le président Roosevelt a donné tout récemment une admirable leçon de civisme aux citoyens, de toutes factions, de la perle des Antilles. Même, comme le bon M. "Teddy" ne mâche pas ses paternels conseils, tout en affirmant qu'il veut le bien de la jeune république insulaire, il annonce sans ambages que, si l'anarchie doit y fleurir, les États-Unis pourraient bien n'en point tolérer le néfaste épanouissement. Et, pour mieux accentuer ce langage, il dépêche à Cuba plusieurs navires de guerre, dont l'un d'eux porte le ministre de la guerre américain, M. Taft, et le sous-secrétaire d'Etat, M. Bacon, ces messieurs ayant pour mission de faire entendre raison au président Palma et à ses adversaires. D'où des dépêches tendant à faire croire que les politiciens cubains sont disposés à l'entente. Quant aux politiciens, il est vrai, ils sentent le danger qui menace leur pays et il se pourrait bien qu'ils soient en faveur de la conciliation ; mais, malheureusement, ils ont déchaîné les instincts mauvais d'une foule de leurs partisans de bas étage qui, peut-être, seront cause de calamités irréparables.

Comme nous écrivons ces lignes, et malgré la présence de vaisseaux américains dans les eaux cubaines, on dit que 3,000 insurgés marchent sur la Havane, attendant les ordres du général Pino Guerra, pour attaquer la capitale, et que Cienfuegos est assiégé par des guérillas. L'avenir est gros de conséquences, et Cuba marche au suicide, comme le faisait remarquer dernièrement la presse parisienne. Combien durerait la paix, si M. Palma quittait la présidence (ce dont il est question), il est difficile de le prévoir. Pour notre part, nous serions étonné, si l'on supposait que le calme puisse durer indéfiniment à Cuba, tant nous tenons pour mobile et porté aux excès, à la rébellion, l'élément cubain. L'Espagne sait à quoi s'en tenir sur ce chapitre, elle, qui, pendant des siècles, l'apprit en versant le meilleur de son sang. Aussi, doutons-nous du succès des Américains qu'ils maintiennent leur platonique protectorat actuel sur la grande île ou qu'ils s'en emparent. C'est pourquoi nous paraît diplomatiquement humoristique la caricature du "Punch" de Londres, que nous reproduisons ici. Après avoir pleuré, l'Espagne peut rire un brin, de voir l'oncle Sam se brûler les doigts à un cigare dont les inoubliables et cuisantes brûlures motivent encore des duels entre les enfants d'Aragon, de Castille, ou d'Andalousie, qui se reprochent mutuellement de n'avoir pas su défendre la dernière des colonies espagnoles d'Amérique.

### AU CANADA.

Le troisième centenaire de la fondation de Québec, qui sera fêté en 1908, fait couler des flots d'encre, et, d'ors et déjà on élabore des programmes, on esquisse des costumes évocateurs du passé. Un monsieur de Fronsac, vicomte, et officier britannique, qui se réclame d'ancêtres français, tient, paraît-il, en la circonstance, à voir venir à Québec, les descendants des anciens seigneurs qui fondèrent, qui développèrent le Canada-français. L'idée a du bon et, si on le suit à la lettre, elle donnera un cachet d'archaïsme pittoresque aux célébrations que l'on projette.

Tout, d'ailleurs, semble devoir contribuer au succès du troisième centenaire de Québec, Français et Anglais s'unissant pour donner le lustre qu'il convient à la commémoration de la fondation d'une ville à l'histoire unique. D'une ville d'où la civilisation rayonna sur ce continent.

Toujours impartial et bien avisé, notre confrère le "Witness", que nous avons le plaisir de citer l'autre jour dans un ordre d'idées favorable à l'harmonie des races prépondérantes en ce pays, fait appel au bon vouloir des descendants d'Albion, leur rappelant les nombreux titres dont s'enorgueillit Québec, et souhaitant que les Canadiens, sans distinction d'origine, de race, ou de religion, s'associent pour glorifier la ville mère du Canada.

Souvent ce pays a été cité en exemple par les Européens, comme milieu exceptionnel où deux races bien distinctes vivent en paix à côté l'une de l'autre, s'estimant et se respectant réciproquement. Puissent les fêtes de Québec montrer une fois de plus l'évidence de ce louable état de choses. Evidente d'autant plus agréable à exalter que grâce à elle se préparent les destinées enviables de notre Confédération.

Puisque nous parlons de Québec, nous signalerons le congrès des américanistes qui s'y est tenu mi-septembre courant. Ce congrès, composé de savants épris des choses de ce continent, a été aussi brillant et aussi intéressant que possible. Outre nos archéologues, s'y trouvaient les délégués du Mexique, de l'Allemagne, de la France, etc. Présidé et ouvert par Sir L. A. Jetté, lieutenant-gouverneur de cette province, le congrès des Américanistes a touché maints sujets techniques du plus haut intérêt. Les ruines des vieilles cités mexicaines et de l'Amérique centrale ont spécialement captivé l'attention des



Vieilles marques de cigares pour nouveaux clients.

L'Espagne à l'oncle Sam. — "Excusez mon sourire, je sais ce que valent ces cigares!"

du "Punch" de Londres.

congressistes, certains travaux ayant évoqué magistralement les civilisations autochtones américaines, dont la disparition remonte à la nuit des temps.

De ces récentes communications, il ressort que le Nouveau-Monde est peut-être le plus vieux des deux. Encore une légende qui s'en va, après une existence de quatre siècles. La prochaine réunion du congrès des Américanistes, (où cette année, a particulièrement brillé le savant modeste et supérieur qu'est notre éminent concitoyen Mgr Laflamme, de l'université de Québec), sera tenue à Vienne en 1908.

L. d'ORNANO.